

Cécile par Roumiguère

Lever l'encre

J'ai vécu une enfance heureuse. Très heureuse, à quelques drames près. Mes premiers souvenirs... un lino vert, des escaliers. Un Noël, mon parrain m'offre un téléphone, clone sophistiqué des deux pots de yaourts reliés par une ficelle que j'utilisais jusque-là. Une armoire rose dans les cadeaux aussi. Geneviève, la dame qui aidait ma mère au magasin, son lourd chignon brun, le lavoir en terrasse, la salle de bain chauffée par une casserole d'alcool à brûler (on vivait dangereusement en ce temps-là...).

Le grenier de la Poste, il suffisait de traverser la rue Barbès, j'allais y jouer au circuit électrique avec le petit-fils du directeur. Les mains de mon père, noueuses. Le sourire inquiet de ma mère. Les roulades de lit en lit avec mon frère, la naissance de ma sœur, son berceau de métal blanc à la clinique. Le bracelet en or perdu dans la rue, le premier d'une longue liste d'égarés. La salle de classe de la maternelle, *Rémi et Colette*, leurs tulipes et le Meccano. La boucherie voisine, et Marcelle qui me gardait parfois, ébahie et si fière quand je chantais l'*Ave Maria* devant sa statuette en plastique de Notre-Dame de Lourdes...

Puis est venu le temps de la télévision, des HLM, du mini-vélo et de l'école publique. De scoubidou en roudoudou, une enfance dans la province des années soixante. Personne ne parlait de guerre, on disait "les événements d'Algérie", et la plupart de mes copains et copines venaient de là-bas, ou de l'Espagne de Franco, si proche.

Un voyage

Tout ça n'explique pas cette obsession de raconter des histoires. Pourtant je suis sûre que c'est dans ce creuset qu'il faut aller voir. Remonter à l'enfance, aux voyages en voiture. Dès qu'on le pouvait, on quittait Carcassonne pour l'Aveyron, jusque chez ma grand-tante où avait grandi ma mère. Le Roube. Une ferme immense, perdue au milieu de champs infinis, un do-

maine transi de solitude et de liberté. La route était longue, en 2 CV puis en Coccinelle, sur des routes sans ligne jaune, le cœur au bord des lèvres, on traversait la Montagne Noire. Quand on apercevait les toits de Mazamet, le calvaire des virages était terminé. Puis on entrait dans Castres par une allée de platanes centenaires, avant Albi et sa cathédrale Sainte-Cécile que je pensais construite tout exprès pour me faire plaisir...

Trois à quatre heures à regarder les nuages, le jour, devenir éléphants ou chats alanguis. La nuit, observer la Lune et les étoiles, leur donner à vivre des histoires. Tout est là, peut-être, dans ces heures de voyages. Dans le regard de mon père, bien sûr. Mon père, grave, sombre et facétieux à la fois, qui racontait des histoires sans que l'on sache s'il plaisantait ou pas, ces histoires qui nous liaient d'une complicité insubmersible.

Des histoires...

À huit ans, je chantais *Arlequin* en couvrant la voix de Sheila : "Molière, Racine et Marivaux..." Le théâtre, déjà.

Et le cinéma : la même année, mon premier film, vu avec mon frère, ma mère nous avait laissés au Rex assister, seuls, à la projection du *Livre de la Jungle*.

Histoires encore chez ma copine Virginie. Au cinquième étage de mon



CÉCILE ROUMIGUIÈRE PHOTOGRAPHIÉE PAR AURÉLIE VANDENWEGHE.

immeuble, elle possédait le décor de notre théâtre, une maison de poupée avec cheminée qui s'éclaire. Elle avait la maison et la Barbie blonde, mais à moi les dialogues avec Ken et la sublime Barbie brune à cheveux courts.

Les vacances chez mon grand-père, les cousins, les copains du village, et ce préau d'école ouvert à tous les chats errants. L'espace d'un été, il est devenu notre scène à jouer.

Pas ou peu de livres chez moi, sauf ceux que mes parents nous donnaient à lire avec chacun un abonnement "François Beauval" : un livre par mois (Alexandre Dumas, Eugène Sue et les romans historiques pour moi, la Comtesse de Ségur pour ma sœur, les George Sand et autres romans pour mon frère, je les ai tous lus).

... et la télé

Les histoires, celles qui m'ont fait me pâmer de bonheur, pleurer, vivre l'extase, c'est à la télé que je les ai découvertes. *La Belle et la Bête* ont pour moi l'accent de Jean Cocteau et les lumières d'Alekan, *Pinocchio* et Gina Lollobrigida en fée bleue sont signés Comencini. *Peau d'Âne*, quelle surprise, a le même père que l'amant de la Belle, et chante en faisant son gâteau sur les paroles de Jacques Demy. Ce même Demy qui m'a fait pleurer avec *les Parapluies de Cherbourg*, enthousiasmée avec



À GAUCHE : MON PÈRE (EN HAUT) ET MON ONCLE JEANNOT : L'ÉLÉGANCE ULTIME DE LA FANTAISIE.

À DROITE : AU ROUBE AVEC MA SŒUR CLAIRE ET MARIA, MA GRAND-MÈRE DE CŒUR.

les Demoiselles de Rochefort. Demy, ce cinéaste de la couleur que j'ai découvert... sur un téléviseur en noir et blanc. Avec quelle intensité d'émotion j'attendais les rediffusions !

Thierry la Fronde, mon premier amoureux, certainement. *Fantômas* (Jean Marais, encore...), *Belphegor*, *Flipper le Dauphin* et *Daktari*, *Belle et Sébastien*, *Noële aux Quatre-vents* et *la Dame d'Avignon*. Puis *Le Prisonnier*, *Chapeau melon et bottes de cuir*, *Les Envahisseurs*, *Star Trek* et *la Quatrième dimension*. Et *Les Shadoks* au quotidien.

En grandissant, tout s'accélère. Le *Reader Digest* chez mon grand-père, les *Nous Deux* qu'abandonnait une voisine chez ma mère, *Fantômette*, Balzac, *Le Grand Meaulnes*, Rimbaud... Les écrits de femmes, enfin : Anaïs Nin, Duras, Benoîte et Flora Groult, Virginia Wolf. Et le cinéma, toujours, Orson Welles et Hitchcock en maîtres absolus.

Retenir le réel

Aujourd'hui, le Rex de ma première séance n'existe plus, ni le cinéma d'Art et d'Essai où j'ai passé tant de temps à l'âge du lycée. Il est devenu station essence, puis rien, un immeuble moche et anonyme du boulevard, pas loin du Palais de Justice.

Il y a sans doute dans l'acte d'écrire



un double mouvement, une retenue, un amarrage de ces moments fondateurs, mêlés à l'évasion de soi. Et l'on ne peut imaginer parler d'écriture sans rendre hommage à tous ceux qui nous ont bercés d'histoires. Si j'en oublie, forcément, chacun de mes livres, à sa façon, est un hommage. À l'automne, je publie *La Belle et la Bête* en pensant à Cocteau et à Alekan (avec Aurélia Fronty, chez Belin), et *Le fil de soie*, avec un clin d'œil au *Temps des Gitans* (avec Delphine Jacquot, chez Thierry Magnier). On est pétri des histoires des autres.

Lâcher prise

Ensuite, il y a le travail des mots, celui des silences. Observer, absorber le réel, le pétrir, telle une glaise, agréger, gommer, le façonner. Et naviguer dans la langue de son enfance, dans celle de ses parents. Si je ne me sens pas liée à une terre plutôt qu'une autre, je n'oublie pas que je suis fille d'Occitanie. Ma grand-mère a appris le français à l'école, dans la famille de ma mère, on parlait "patois". Cette langue m'a nourrie, mes phrases en sont imbibées. Quand on dit mes textes "poétiques", je souris : cette

poésie, je n'y suis pour rien, elle vient des mots chantants que j'entendais, petite. Ces mots qui font que je parle le Nougaro courant sans y prendre garde.

Une fois les mots cernés, il reste à les chevaucher, tel un navire fend les vagues, pour attraper au plus près les sensations, les émotions. Cette chevauchée est pensée, travaillée, la dramaturgie file en creux sous les verbes. Mais l'acte d'écriture prend sens à cet instant où l'on oublie que l'on écrit, dans le lâcher prise.

Pour écrire, il faut lever l'encre. Mais ça, c'est une autre histoire...

CÉCILE ROUMIGUIÈRE

Morgat, janvier 2013

